

LA FEMME DETECTIVE

Grand roman dramatique

TROISIEME PARTIE

LE FILS

III

Par un de ces derniers jours d'hiver qui sont parfois d'une douceur exceptionnelle et qui ressemblent aux premiers jours du printemps, trois hommes causaient en se promenant au soleil dans le jardin minuscule situé derrière le petit hôtel de la rue de Suresnes, et touchant au grand jardin du pensionnat de Mme Dubief.

Ces hommes étaient Pierre Lartigues, Verdier et Maurice.

Depuis un mois, disait Verdier, la police se remue beaucoup, mais elle s'agite dans le vide. Cependant il ne faut point jouer avec le feu... Hâtons-nous d'arriver à nos fins et de disparaître...

Hâtons-nous, c'est bientôt dit ! répliqua Lartigues. Avons-nous trouvé Simone ?...

—Non...
—Elle est à Paris cependant, puisque Maurice en a acquis la certitude.

—Depuis ce moment, fit Verdier, j'ai cherché de tout côté... Je n'ai obtenu aucun renseignement...
—J'en ai fait autant, sans plus de succès, ajouta Lartigues.

—Je vais me mettre en quête à mon tour, dit Maurice, et ce sera bien le diable si je reviens bredouille... Simone a posé pour un tableau. Eh bien ! je verrai les marchands de tableaux... Si le peintre est habile, il a dû reproduire exactement les traits de son modèle, traits qui me sont connus par la photographie... Une fois le tableau trouvé, je prendrai l'adresse du peintre et par lui j'aurai l'adresse du modèle... Faites-en autant de votre côté...

Les deux hommes approuvèrent ce projet.

Maurice reprit :

—Surtout soyez prudents... Ne vous montrez en plein jour dans Paris que bien déguisés et surtout bien grimés... Vous savez que la meute policière est plus que jamais en chasse, et qu'elle soupçonne l'existence d'une association.

—Aimée Joubert vous a-t-elle fait des confidences à ce sujet ?... demanda Lartigues.

—Non, car elle évite avec soin toute causerie relative à ses fonctions à la Préfecture, mais il a suffi de quelques mots pour me faire comprendre ou plutôt deviner bien des choses...

—C'est Lartigues qu'elle cherche, dit Verdier, et Lartigues est mort...

—Elle affirme le contraire... répliqua Maurice en regardant attentivement les deux hommes.

Tous deux restèrent impassibles.

Verdier reprit :

—Son corps a été exposé à la Morgue... vous le savez bien...

—Elle ne l'a point reconnu pour Lartigues.

—Rien de plus naturel... Vingt-trois ans changent un visage... Aimée Joubert ayant quitté un jeune homme retrouvait un vieillard... D'ailleurs la décomposition cadavérique rendait les traits méconnaissables...

Maurice demeura silencieux.

—Ne pourrions-nous surveiller les agissements de cette femme ?... demanda Lartigues.

—Gardons-nous en bien ! répondit le jeune homme.

—Pourquoi ?
—Parce que ce serait un moyen infaillible d'attirer sur nous le danger qui ne nous menace pas, en ce moment du moins... Si le hasard mettait Mme Rosier sur la piste de l'un de nous, elle aurait beau vouloir me le cacher, l'espoir de la vengeance prochaine rayonnerait sur son visage !... Soyez sans inquiétude... Nous n'avons à craindre aucune surprise... Rappelez-vous en à moi pour cela.

—Soit... Agissez seul de ce côté... Nous comptons sur vous... Autre chose : Vous avez pris l'engagement de nous défaire de Marie Bressolles, et cette héritière d'Armand Dharville vit toujours.

—Elle est mourante...

—Oui, mais d'une maladie de langueur qui peut trainer des semaines, des mois, une année peut-être ; c'est inadmissible, vous le savez aussi bien que nous... Tout est compromis par de tels retards !...

—Que faire ?

—En finir...

—Par quels moyens ?

—C'est ce que nous allons examiner ensemble.

IV

Lartigues reprit :

—Je me suis occupé quelque peu de médecine à mes moments perdus, surtout au point de vue toxicologique.

—Oh ! ne me parlez pas de poisons... interrompit Maurice. Le poison, quel qu'il soit, laisse des traces...
—J'en connais un qui n'en laisse aucune.

—Lequel ?

—Je vous le dirai tout à l'heure...

—A quoi bon ? Il me serait impossible de l'administrer sans me compromettre, et j'aime infiniment mieux renoncer à ma part de l'héritage d'Armand Dharville, que de risquer une partie dont l'échafaud est l'enjeu probable... Ce n'est pas le sang-froid qui me manque, vous le savez bien, mais je n'aimerais pas un agent de la sûreté sur mes talons.

—Vous n'avez rien de ce genre à craindre... Que dit le médecin à propos de la maladie de Marie Bressolles ?

—Il affirme qu'une partie du venin de la vipère a passé dans le sang de la jeune fille, malgré la succion opérée, et telle est, selon lui, la cause de la maladie de langueur qu'il combat vainement... Je crois qu'il se trompe... La véritable cause n'est point là...

—Où donc est-elle ?

—Dans l'amour de Marie Bressolles pour Albert de Gibray.

—C'est bien romanesque...

—Romanesque, soit, mais absolument vrai...

—Albert de Gibray est plus malade que la jeune fille... Donc elle ne l'épousera pas... Le médecin d'ailleurs m'a fait l'effet d'un sot en trois lettres, mais nous nous servirons de sa sottise...

—Et comment ?...

—Il est une chose généralement admise, même par des médecins sérieux et expérimentés... Je ne l'affirme, ni ne la nie, il me suffit de la constater. Ces hommes de science donnent pour certain que si une jeune fille mordue par un reptile, et guérie d'une manière insuffisante, se marie et devient mère, l'enfant

absorbe le virus et la mère est sauvée... Ou je me trompe fort, ou si vous suggérez au docteur cette idée très pratique, il s'empressera de conseiller un mariage immédiat... Le père, qui ne vit que pour sa fille, saisira la balle au bond, et n'ayant aucun autre mari sous la main, puisqu'Albert de Gibray se meurt et qu'en outre le juge d'instruction s'opposerait au mariage, vous supplierez d'épouser au plus vite... Rien ne vous empêchera plus alors d'exécuter ce que nous avons résolu.

—Par quel moyen ? Expliquez-vous enfin...

—Tout bonnement, mon cher, par l'acide prussique...

—Tout bonnement ! répéta Maurice avec un éclat de rire. Il faut en trouver, de l'acide prussique... et ce n'est pas commode...

—Tropmann en a bien fait, et Tropmann n'était qu'un rustre... Je vous croyais un peu chimiste...

—Pas autant que Tropmann, car je suis incapable de faire ce qu'il a fait.

—Eh bien ! moi, je me suis occupé de chimie comme de médecine, et je vous fournirai de l'acide prussique quand il vous en faudra... Donc, une fois marié, il vous suffira de faire respirer à votre femme endormie le flacon d'une forme spéciale que je vous aurai remis... Vous agirez ainsi sans péril, à coup sûr, et vous prendrez votre revanche des deux insuccès du patinage, au bois de Vincennes, et de la vipère, rue de Verneuil...

Après un instant de réflexion Maurice répondit :

—Oui, je m'occuperai de cela.

—Le plus tôt possible, je vous en prie... J'ai reçu d'Angleterre une nouvelle lettre plus pressante que toutes les autres... Michel Brémont ne comprend rien à tant de lenteurs, et voit la partie compromise, peut-être perdue, si nous ne nous hâtons.

—Michel Brémont en parle trop à son aise ! répliqua Maurice. Conseillez-lui de modérer son impatience... Et, à propos de correspondance, j'ai pensé à une chose... une inquiétude m'est venue... Prenez garde à vos lettres...

—Que voulez-vous dire ?

—On pourrait établir à la poste, à votre intention, l'équivalent du fameux *cabinet noir* dont on a tant parlé jadis.

—Bah ! les correspondances sont inviolables...

—Quand il s'agit de la découverte d'un secret comme le nôtre elles cesseraient bien vite de l'être, si le procureur de la République et le juge d'instruction le demandaient...

Lartigues fronça le sourcil.

—Vous pourriez avoir raison... murmura-t-il.

—J'ai raison, n'en doutez pas...

—J'aviserais...

—Vous êtes prévenu... Maintenant je vous quitte.

—Ah ! encore un mot...

—J'écoute... fit Maurice.

—Savez-vous ce que devient le comte Yvan ? l'avez-vous vu ?

Je l'ai vu deux fois, à des diners d'amis.

—Parle-t-il de ses projets ?

—Jamais... Sans ma mère, j'ignorerais encore son véritable nom et le but de son voyage à Paris...

—Un point important à éclaircir : En venant causer avec Mme Rosier, lui a-t-il parlé de Lartigues ?

—Non, mais je sais qu'il lui en avait parlé précédemment et que, dans l'homme frappé par moi et couché sur les dalles de la Morgue, il n'a pas reconnu Lartigues...

—Il ne l'a pas reconnu ? s'écria le pseudo-Van Broeck. Il le connaissait donc ?

—C'est probable... c'est même certain.

—De qui tenez-vous ces détails ?

—De ma mère elle-même lorsque je l'ai questionnée quelques jours après la grande scène de la reconnaissance. Aussi je ne puis me persuader que l'homme auquel vous donnez le nom de Lartigues soit en réalité le Gustave Perrier frappé par moi rue Montorgueil ?

—Vous ne pouvez vous persuader cela ?...

—Non...

Lartigues haussa les épaules.

—C'est absurde ! repliqua-t-il.

—En quoi donc ?

—Quel intérêt aurions-nous à vous tromper ?

Maurice ne répondit pas tout de suite.

Il regarda fixement son interlocuteur puis, après un instant de silence, il dit d'une voix basse et sèche :

—Écoutez-moi... écoutez-moi tous deux... et si vous m'avez menti, si l'homme que j'ai frappé n'était point Lartigues, si Lartigues est vivant et si vous le rencontrez un jour, dites-lui ceci de la part de son fils : —Je suis venu au monde avec le sang de mon père dans les veines et tous ses mauvais instincts dans l'âme... Je suis né assassin comme lui !... Je porte sur mon front et au fond de mon cœur la tache originelle qui me vient de lui, et pourtant je vaudrais mieux qu'il ne valait ! Les criminels les plus endurcis gardent une sorte d'honneur dans le crime... Il ne l'a pas gardé ! Quand vous m'avez dit que j'avais frappé mon père, vous m'avez vu pâlir et chanceler... Vous avez supposé que l'honneur, l'épouvante et le remords m'affaiblissent... C'était vrai dans le premier moment, mais depuis j'ai réfléchi, je me suis souvenu, et aujourd'hui je n'ai qu'un regret, c'est que Pierre Lartigues expirant n'ait pas su que je suis son fils, à lui, le lâche, le scélérat, l'infâme, qui me faisait naître dans une prison, après avoir voulu jeter ma mère innocente à la guillotine qui me réclamera tôt ou tard ! Vivant ou mort qu'il soit maudit !

Maurice se tut.

Les deux complices étaient épouvantés de la voix du jeune homme, de son attitude menaçante, de l'espèce de sombre délire qui dictait ses paroles.

Lartigues sentait un frisson courir sur sa chair ; une sueur glacée mouillait ses tempes.

—Souvenez-vous ! reprit le fils d'Aimée Joubert d'un ton plus calme et, si mon père existe, répétez-lui ce que vous venez d'entendre !

—Parbleu ! répondit Verdier avec un rire contraint, nous n'aurons garde d'oublier votre tirade, qui ferait grand effet dans un drame mais je vous répète que votre père est mort...

—Hélas ! oui ! Il n'est que trop mort ! eut de voir ajouter Lartigues lui-même, et c'est fâcheux, car il ne manquerait point de vous admirer ! Il se retrouverait en vous et vous trouverait absolument digne de lui ! Maintenant, parlons d'autre chose...

—De quoi ? demanda Maurice.

—Dois-je m'occuper de chimie ?...

—Oui. Je vais faire en sorte que nous ayons, à bref délai, besoin d'acide prussique.

—Bravo !...

En ce moment Dominique parut sur le seuil du petit hôtel et, une serviette à la main, s'avança vers nos personnages.

Le muet venait les avertir que le déjeuner était servi.

Sa pantomime expressive suppléait admirablement à la parole absente.

Elle fut comprise et les misérables, qui venaient de traiter des projets de nouveaux crimes aussi froidement que des négociants honorables traitent des projets d'affaires, allèrent se mettre à table où les attendait un repas d'une finesse exquise, car ils étaient gourmands tous trois, et Dominique, à ses qualités de mutisme et de discrétion, unissait les talents hors ligne d'un cuisinier de premier ordre.

V

Laissons s'attabler les trois membres de la société des *Cinq* et prions nos lecteurs de franchir avec nous la muraille qui sépare le petit jardin de la rue de Suresne, du grand jardin de la rue de la Ville-l'Évêque, hôtel transformé en pensionnat par Mme Dubief.

On n'a pas oublié, du moins nous l'espérons, que deux mois auparavant Simone était entrée dans ce pensionnat comme surveillante de la lingerie.

Madame Dubief avait bien jugé la protégée de Marie Bressolles et de Gabriel Servet, et lui accordait sans restriction une confiance dont elle la sentait digne.

La jeune fille faisait d'ailleurs tout ce qui dépendait d'elle pour ne point démeriter de cette confiance.

Jamais la lingerie n'avait été si bien tenue et le linge des pensionnaires en si bon état.

Grâce à l'activité de Simone il était devenu possible de supprimer deux ouvrières, ce qui constituait pour la maîtresse du pensionnat une notable économie.

Simone avait quitté son humble logement de la rue Git-le-Cœur.

Son pauvre petit mobilier, qu'elle tenait à conserver quoi qu'il fût absolument sans valeur, garnissait maintenant une chambre au troisième étage du vieil hôtel, chambre situé près de la lingerie, indépendante des dortoirs, et prenant jour sur les jardins.

C'est dans cette chambre que Simone passait ses dimanches, quand elle n'allait pas rendre visite à ses protecteurs.

Le jour où nous retrouvons la jeune fille était un samedi.

L'enfant abandonnée de Valentine Dharville avait retrouvé sa santé et sa vigueur juvéniles.

Les fraîches couleurs reparaissaient sur ses joues si longtemps pâlies par la souffrance.

Alerte, joyeuse, infatigable, elle allait et venait de la lingerie aux dortoirs, plaçant sur chaque lit de fer le linge de chaque pensionnaire pour le dimanche matin.

Deux ouvrières de l'atelier dont elle avait la direction l'aidaient dans cette tâche.

Elle se faisait obéir en parlant poliment et d'une voix très douce.

Chacun de ses ordres était accompagné d'un sourire, aussi les ouvrières l'adoraient.

L'une d'elles, que l'on nommait Justine, seule en ce moment dans un dortoir avec sa compagne, dit tout à coup, en posant un petit paquet soigneusement plié sur le pied d'un lit bien blanc :

—C'est drôle ! Les trois quarts des pensionnaires de madame, quand elles ont filé, et que par conséquent, je ne les vois plus, je les oublie tout de suite. Quinze jours après je ne me rappelle seulement pas leurs noms : eh bien ! chaque fois que je m'approche du lit que voilà, je pense tout de suite à celle qui l'occupait il y a six mois... à Mlle Marie Bressolles.

—Pardine, moi aussi j'y pense !... répondit la seconde ouvrière, occupée de la même besogne un peu plus loin. Comment pourrait-on l'oublier, la chère mignonne, après les souvenirs qu'elle a laissés ici ?... Elle était si gentille, si bonne, si généreuse !... Combien de fois nous a-t-elle glissé une pièce blanche dans la main pour nous remercier de lui bien arranger son linge !... Elle ne nous devait rien cependant... Nous étions payées pour ça...

—Oui... oui... reprit la première, c'était une pensionnaire comme on n'en voit pas souvent.

—Elle est bien malade, à ce qu'il paraît !

—Oui, j'ai entendu madame qui en parlait à Mlle Simone...

—Même que mamselle Simone pleurait comme une fontaine...

—Ça se comprend, ma chère... Mamselle Simone est entrée chez Mme Dubief sur la recommandation de Mlle Marie et de son père... Elle a bon cœur, elle est reconnaissante, et naturellement ça lui faisait du chagrin de savoir que la pauvre jeune fille était en danger...

—Pauvre petite, si elle venait à mourir, quel malheur !

—Oh ! oui, quel malheur ! Impossible de ne pas l'aimer ! C'est comme mamselle Simone... elle est arrivée ici après nous, et on lui a donné tout de suite autorité sur nous... Eh bien ! on ne peut s'empêcher de lui porter amitié... Elle est aussi bonne que l'était Mlle Marie...

En ce moment, Simone entra.

—Justine, ma fille, dit-elle, vous causerez à l'atelier tant que vous voudrez... Pour le moment achevons vite notre besogne... Madame peut venir faire sa visite...

—Nous parlons de Mlle Marie Bressolles et de sa maladie... répliqua Justine. En avez-vous des nouvelles, mamselle Simone, depuis ces derniers jours ?

—Hélas, non ! Je voulais aller à l'hôtel de la rue

de Verneuil, avec la permission de Mme Dubief prendre des nouvelles...

—Et vous n'y êtes point allée ?...

—Non !

—Pourquoi ?

—J'avais peur qu'on me réponde encore que mamselle ne peut voir personne... Ce qui signifie qu'elle va plus mal... ou tout au moins qu'elle ne va pas mieux...

—Vous n'avez point demandé à parler à son papa ou à sa maman ?...

—J'ai eu peur de paraître indiscret.

Justine allait sans doute formuler quelque question nouvelle.

Elle n'en eut pas le temps.

Une voix cria du rez-de-chaussée :

—Mlle Simone...

La jeune fille sortit du dortoir et se pencha sur la rampe de l'escalier en demandant :

—Qui m'appelle ?...

—C'est moi, mamselle... répondit le concierge.

—Que me voulez-vous ?...

—Mamselle, c'est une lettre...

—Une lettre pour moi ?... fit Simone étonnée.

—Oui... Votre nom est sur l'enveloppe... Je vous la monterais bien, mais mes jambes sont vieilles...

—Je vais la chercher... attendez...

—La jeune fille descendit prestement les trois étages et se trouva près du concierge qui tenait une lettre à la main.

—C'est bien étonnant, murmurait Simone. Qui peut m'écrire... C'est la première fois que ça m'arrive... Je connais si peu de monde... Est-ce positivement pour moi ?...

—Dame ! ça m'en a tout l'air... Regardez...

Simone prit l'enveloppe.

La souscription était ainsi conçue :

Mlle Simone
lingère
chez Mme Dubief, institutrice,
rue de la Ville-l'Évêque,

PARIS.

—C'est bien pour moi... impossible d'en douter... Merci...

Et Simone remonta quelques marches de l'escalier, très intriguée de savoir de qui lui venait cette lettre.

A mi-chemin entre le rez-de-chaussée et le premier étage elle s'arrêta, décacheta l'enveloppe, et d'un regard en parcourut rapidement le contenu.

Ses yeux se remplirent aussitôt de larmes, tandis que ses lèvres bégayaient :

—Ah ! pauvre enfant !...

La lettre, d'une écriture tremblée, était de Marie Bressolles.

Voici ce qu'elle contenait :

J'ai su, ma chère Simone, que vous étiez venue plusieurs fois prendre de mes nouvelles, mais que vous n'aviez pas pu me voir, ni voir mon père... J'étais malade, bien malade. Aujourd'hui, quoique je sois loin d'être en convalescence, je vais un peu mieux...

Je serais heureuse de vous embrasser, ma chère Simone.

C'est demain dimanche, votre jour de sortie.

Si vous pouvez venir rue de Verneuil, vous me ferez grand plaisir, car vous savez que je vous aime...

Vous êtes heureuse, vous !... Vous êtes guérie... C'est à mon tour d'être malade... Vous êtes guérie... et je vais peut-être mourir...

A demain, n'est-ce pas ?

Votre amie,

MARIE BRESSOLLES.

Simone relut deux fois cette lettre en pleurant à chaudes larmes.

—Mourir !... balbutia-t-elle en s'efforçant d'étouffer ses sanglots. Elle parle de mourir !... Oh ! ce n'est pas possible !... Dieu serait trop cruel s'il appelait à lui cet ange qui traverse la vie en répandant des bienfaits sur son passage !... Ah ! oui, certes, j'irai demain... Et je demanderai à madame la permission de partir de bonne heure...

A cette minute précise, Mme Dubief parut au bas de l'escalier qu'elle s'appropriait à gravir pour aller faire aux dortoirs sa visite d'inspection de chaque samedi.

Elle vit Simone en larmes. — Qu'avez-vous, mon enfant ? demanda-t-elle d'un ton affectueux.

A cette question, les sanglots de Simone éclatèrent. Elle ne put répondre, et tendit à Mme Dubief la lettre qu'elle venait de recevoir.

Simone, nos lecteurs l'ont déjà comprise, était une nature d'élite, de nature toute de tendresse, de reconnaissance, de dévouement.

Elle n'oubliait pas, elle ne pourrait oublier jamais, qu'elle devait son retour à la santé, son existence actuelle, si calme, si heureuse, et la certitude d'un avenir tranquille, à la protection de Mlle Bressolles.

Sans une hésitation, sans un regret, elle aurait donné sa vie pour la sœur de Marie, et son sacrifice, nous l'affirmons, lui aurait valu la chose du monde la plus naturelle.

Mme Dubief lut la lettre, essuya ses yeux et dit : — Ainsi qu'il arrive toujours, la chère enfant s'attristait... Sa maladie lui fait voir les choses en noir... Je suis certaine qu'elle s'exagère beaucoup la gravité de son état, et je crois à sa guérison prochaine...

— Ah ! madame, que Dieu vous entende ! s'écria Simone, dont les sanglots soulevaient la poitrine.

VI

— Votre chagrin prouve la bonté de votre cœur... reprit Mme Dubief. Vous aimez beaucoup Mlle Bressolles.

— Ah ! de toute mon âme ! répondit Simone. Je lui dois tout, puisque sa protection m'a fait admettre ici... Je donnerais ma vie pour elle...

— Je ne mets point en doute votre dévouement... Je sais que ce ne sont pas là de vaines paroles... Vous comptez sans doute aller demain rue de Verneuil ?

— Oui, madame, et je voulais vous demander la permission de partir de bonne heure...

— Je vous laisse absolument libre et je vous prie seulement de passer chez moi avant de quitter la maison... Je vous remettrai un mot pour Marie Bressolles.

— Oui, madame, et je vous remercie de votre bonté. La maîtresse de pension et la jeune lingère monteront ensemble aux dortoirs, l'une pour reprendre son travail, l'autre pour s'assurer que tout était bien en ordre.

Simone, un peu rassurée par les paroles consolantes de Mme Dubief, avait essuyé ses larmes.

La perspective de pouvoir disposer d'une journée tout entière la rendait presque gaie...

Elle se proposait, après sa visite à Marie Bressolles, d'aller à l'atelier de la rue Vavin, chez Gabriel Servet, qu'elle n'avait pas vu depuis quelque temps et d'avoir par lui des nouvelles d'Albert de Gibray qu'elle savait souffrant.

Les heures seraient bien remplies, quoiqu'elle eût encore le cœur un peu gros, elle souriait à la pensée de revoir ses chers protecteurs.

VII

Depuis quelque temps, le comte Yvan s'était peu montré dans le monde.

En dehors de quelques fêtes d'amis auxquelles il assistait par courtoisie, il vivait retiré, ne voyant guère que le vicomte Guy d'Arfeuilles et Albert de Gibray, pour lequel il s'était pris de vive sympathie, à la suite d'une visite faite à son père.

Presque chaque jour il allait passer deux ou trois heures au chevet du malade.

Paul de Gibray avait vu naître cette amitié avec un vif plaisir. Il estimait le jeune Russe dont le caractère lui semblait plein de grandeur et de noblesse, il se sentait attiré vers lui.

En outre, obligé de passer les trois quarts de sa vie au Palais, dans son cabinet de juge d'instruction, il était heureux de savoir que le comte Yvan tenait à son fils bonne et fidèle compagnie.

Le jeune officier d'artillerie dont nous avons fait connaissance sur le lac du bois de Vincennes, et le vicomte Guy d'Arfeuilles, venaient souvent voir le malade et lui procuraient quelque distraction.

Le comte Yvan, après avoir déjeuné avec Paul de Gibray, comptait passer une bonne partie de la journée près d'Albert.

Les deux hommes se trouvaient encore dans la salle à manger.

— Ainsi, disait le Russe, le meurtrier du Père-Lachaise et de la rue Montorgueil vous échappe toujours ?

— Hélas ! oui, mon cher comte ! Je suis honteux et désolé d'en convenir, mais nous sommes impuissants...

— La police française a cependant à l'étranger la réputation d'être incomparable...

— Cette réputation elle la mérite... J'ai vu nos agents accomplir de véritables tours de force en matière d'investigations, mais en ce moment ils semblent avoir un bandeau sur les yeux.

— Les scélérats que vous cherchez en vain sont donc des colosses d'habileté ?

— Peut-être, mais peut-être aussi n'ont-ils pour eux que le hasard... A chaque instant nous croyons avoir découvert quelque chose, nous nous figurons tenir une piste... *Bâtons flottants* que tout cela... *ce quelque chose* s'évapore, et le fil que nous avions saisi se brise entre nos mains !... Ah ! je vous assure qu'il y a des heures où je me sens découragé !

— Et Lartigues ?

— Il reste introuvable !... Je crois que nous allons cesser de nous occuper ostensiblement de cette mystérieuse affaire, et laisser Mme Rosier s'occuper seule des recherches auxquelles rien au monde ne pourrait la faire renoncer...

Le comte Yvan fit un haut-le-cœur.

— Cesser de vous occuper de cette affaire ! s'écria-t-il. Est-ce possible ?

— J'ai dit *ostensiblement*... répliqua Paul de Gibray. En ayant l'air d'abandonner l'instruction, nous donnerons aux criminels une sécurité trompeuse... Ne se croyant plus poursuivis, ils se cacheront moins... Ils commettront quelque imprudence qui mettra Mme Rosier, et les agents qu'elle dirige sur cette piste, insaisissable jusqu'à ce jour... Peut-être même pousserons-nous la ruse de guerre jusqu'à faire annoncer dans les journaux que, dans sa lutte contre des scélérats inconnus, la police se reconnaît honteusement battue.

— Cela me semble ingénieux, en effet.

— Ce n'est pas neuf, mais c'est presque infaillible. Les plus habiles sont tombés dans le piège.

— Dieu veuille que cette fois il en soit de même !... — Amen ! répondit le magistrat en quittant son siège. Je vais vous quitter... ajouta-t-il, mon devoir m'appelle au Palais... Allez vous voir Albert ?

— Oui, et je passerai avec lui une partie de l'après-midi... Je le lui envoie...

— Vous êtes bon et je vous remercie de toute mon âme...

— Vous n'avez à me remercier de rien... J'aime votre fils comme s'il était mon frère...

— Allons auprès de lui...

Et le juge d'instruction conduisit le Russe dans la chambre du jeune homme.

Le pauvre Albert était bien changé.

Marie Bressolles en le voyant, n'aurait pu retenir ses larmes.

Les traits tirés, les joues creuses, le teint livide, les yeux caves, les paupières cerclées de bistre, rendaient méconnaissable son charmant visage.

Ses prunelles, autrefois si brillantes maintenant ternies, prouvaient l'intensité de ses souffrances.

— Vous partez père ?... demanda-t-il d'une voix faible, non moins changée que sa figure.

— Oui, cher enfant, mais je compte revenir de bonne heure... Tu ne seras pas seul, d'ailleurs... Je laisse auprès de toi notre ami le comte Yvan.

— Je le sais... Il a bien voulu me promettre de rester...

Et Albert, tirant du lit son bras amaigri, tendit une

main quasi diaphane au jeune Russe qui la serra avec effusion.

Paul de Gibray embrassa son fils et sortit vivement.

Il avait hâte de se trouver hors de la chambre afin de cacher les larmes prêtes à jaillir de ses yeux.

La vue de cet enfant bien-aimé, jadis si plein de santé, de force et de grâce, et maintenant plus semblable à un cadavre qu'à un vivant, lui brisait le cœur.

Albert, dès qu'il se trouva seul avec le dernier des Kourawieff, lui dit :

— Mon cher comte, je n'ai pas voulu prononcer devant mon père un nom qui lui est antipathique... mais avec vous je n'ai pas les mêmes raisons de garder le silence.

— Parlez, mon ami, que voulez-vous savoir ?

— Si M. Bressolles est venu prendre de mes nouvelles aujourd'hui.

— A cette question, je ne puis répondre d'une façon positive, votre père ne m'ayant rien dit à ce sujet, mais je suis arrivé depuis longtemps déjà et je crois que, si l'on était venu de la rue de Verneuil, je l'aurais su...

Albert poussa un profond soupir.

— Personne encore aujourd'hui... balbutia-t-il avec une expression déchirante, et voilà huit jours que personne n'est venu... On m'oublie... on m'oublie... Peut-être me croit-on déjà mort !...

— On ne vous oublie pas, j'en suis sûr, répondit le Russe.

— Alors, pourquoi ne point venir ou ne point envoyer ?

— M. Bressolles s'absorbe sans doute dans ses préoccupations personnelles. Sa fille est malade, vous le savez, ce qui le rend bien excusable d'avoir passé quelques jours sans songer à venir chercher de vos nouvelles.

— Marie, murmura douloirement Albert, malade aussi... comme moi... C'est d'elle que je voulais vous parler... Savez-vous si elle va mieux ?

— On la dit hors de l'être quand le jeune homme à qui l'on écrit va mourir sans doute... Je suis plus près de la tombe que bien des octogénaires... Donc je suis un vieillard et je dois avoir les privilèges de la vieillesse...

— Albert, dit le comte Yvan d'un ton presque sévère, ne parlez pas ainsi !... C'est mal et ce n'est point sincère... Vous allez mieux... Votre état s'améliore de plus en plus et vous le savez... Pourquoi donc m'affligez-vous en prononçant des paroles que rien ne motive et que rien ne justifie ?

— Le croyez-vous ?

— Pourquoi non ?

— Une jeune fille écrire à un jeune homme... C'est bien incorrect...

— Cela cesse de l'être quand le jeune homme à qui l'on écrit va mourir sans doute... Je suis plus près de la tombe que bien des octogénaires... Donc je suis un vieillard et je dois avoir les privilèges de la vieillesse...

— Albert, dit le comte Yvan d'un ton presque sévère, ne parlez pas ainsi !... C'est mal et ce n'est point sincère... Vous allez mieux... Votre état s'améliore de plus en plus et vous le savez... Pourquoi donc m'affligez-vous en prononçant des paroles que rien ne motive et que rien ne justifie ?

Albert tendit de nouveau la main au jeune Russe.

— Pardonnez-moi... dit-il. J'aime tant Marie !... Quand je pense à elle (et j'y pense sans cesse), quand je crains de la perdre (et je le crains toujours), ma raison s'égaré... Il me semble que je ne la reverrai plus... jamais plus...

Et deux grosses larmes roulèrent sur les joues livides du fils du juge d'instruction.

Le comte Yvan sentit ses paupières humides.

VII

Le comte Yvan reprit :

— Vous aimez cette jeune fille et elle vous aime... La fatalité vous sépare en ce moment, mais la fatalité se lassera...

— Mon père vous a-t-il dit que je pouvais espérer ? demanda vivement Albert.

— Votre père éprouve pour vous une trop vive tendresse, pour ne pas vouloir un jour assurer votre bonheur.

— Sa haine pour Mme Bressolles est égale à sa tendresse pour moi...

— Les laines les plus fortes, comme les feux les plus ardeurs, finissent tôt ou tard par s'éteindre...

— Ah ! si je pouvais le croire, comme cette pensée me rattacherait à la vie ! Vivre pour Marie ! quelle joie !... Vous êtes mon ami, cher comte ?

— Votre ami bien sincère.

— Voulez-vous me rendre un service ?

— Certes, je suis tout prêt. Mais parlez peu, je vous en prie, et surtout ne parlez pas de choses qui vous affligent... Une complète tranquillité est indispensable pour votre prompt guérison.

— Ce dont je veux vous parler n'a rien d'affligeant pour moi, au contraire...

— Je vous écoute. De quoi s'agit-il ?

— Vous connaissez Gabriel Servet ?

— Un jeune artiste de grand talent... Je le connais et je l'admire...

— Vous savez qu'il est mon ami, et avant de tomber malade j'allais chaque jour travailler dans son atelier.

— Il a commencé un portrait de Marie... Ce portrait, quoique inachevé, est d'une merveilleuse ressemblance... Voulez-vous aller le voir ?...

— Le portrait ? demanda le comte en souriant.

— Non, répondit Albert, le peintre...

— Si vous le désirez, j'irai bien volontiers...

— Oh ! je vous en prie !... Cela me fera tant de plaisir !

— C'est donc convenu... Que lui dirai-je ?

— Que je lui demande de faire à mon intention, d'après le portrait, une miniature, un médaillon. Il ne refusera pas cela, car il m'aime, j'en suis sûr, et il faut qu'il soit très occupé, très absorbé, pour n'être point venu me voir depuis plusieurs jours... Il comprendra quelle sera ma joie d'avoir sans cesse auprès de moi, sous la glace de ce médaillon, le doux visage de Marie, pour le contempler... pour l'embrasser...

En ce moment l'émotion s'empara du malade, de grosses larmes coulèrent de ses yeux et des sanglots soulevèrent sa poitrine.

— Voyons, Albert, voyons, mon ami, calmez-vous ! fit le comte en serrant les mains du jeune homme. Cette agitation ne vaut rien pour vous... Chassez-la donc ! Je vais aller immédiatement chez M. Servet, et j'obtiendrai de lui qu'il fasse ce que vous souhaitez mais à la condition que vous refoulerez ces larmes qui vous font beaucoup de mal et me font à moi beaucoup de peine.

Le fils du juge d'instruction eut un sourire d'une expression céleste.

— Je ne pleurerai plus... je vous le promets... dit-il. Vous êtes bon... Vous m'aimez bien... Merci !...

Yvan Smoloff, fidèle à sa promesse, quitta le jeune homme et se rendit rue Vavin, à l'atelier de Gabriel Servet.

Le peintre n'était point chez lui.

Un domestique, fort occupé à mettre de l'ordre dans l'atelier, répondit au comte que M. Servet, membre du jury d'examen pour le *Salon* qui ne devait pas tarder à s'ouvrir, ne rentrerait que très tard, mais qu'il serait possible sans doute de le rencontrer le lendemain.

— Je reviendrai demain... fit le jeune russe. Prévenez M. Servet de ma visite, je vous prie...

Et il laissa sa carte.

IX

Maurice avait résolu de suivre sans perdre de temps les conseils de ses associés, et de hâter son mariage autant que cela dépendrait de lui.

Son existence actuelle, pleine de crimes et de dangers, de terreurs et d'angoisses, le fatiguait horriblement.

Il voulait arriver vite au but de ses rêves, toucher sa part de l'héritage d'Armand Dharville et vivre en bon bourgeois millionnaire.

Une fois l'héritage partagé, se disait le jeune homme, l'abbé Méryss et le capitaine Van Broeke s'en iront à tous les diables, en Amérique ou aux grandes Indes, et avec eux disparaîtra toute chance que les recherches

de la police parisienne aboutissent un jour ou l'autre. Plus de péril, alors ; la tranquillité absolue ; la paix de l'esprit et du cœur ; point de remords et beaucoup d'argent...

« Quel mariage !

Maurice Vasseur, cette exception dans l'humanité, raisonnait ses belles espérances aussi froidement qu'il avait combiné ses actions monstrueuses !

En quittant la rue de Suresnes, il se rendit à l'hôtel de la rue de Verneuil.

C'était l'heure de la visite quotidienne du docteur Dufresnes.

Mme Bressolles reçoit-elle ? demanda Maurice au valet de chambre qui répondit :

— Monsieur et madame sont au salon avec le notaire de monsieur, qui est venu pour affaires... Ils ont donné l'ordre de ne pas les déranger tant que le notaire serait là, mais M. Maurice est presque de la maison, et s'il veut attendre au petit salon ou au fumoir.

— Oui, interrompit le jeune homme, j'attendrai. Comment va Mlle Marie aujourd'hui ?

— Toujours la même chose, monsieur... Bien faiblotte, notre pauvre demoiselle, bien faiblotte...

A cette minute précise un coup de timbre retentit, annonçant une visite et le médecin parut.

— Ah ! s'écria le valet de chambre, voici M. le docteur !

Maurice fit quelques pas à la rencontre du nouveau venu qui lui tendit la main et lui dit :

— Bonjour, M. Vasseur... Vous m'avez devancé... Comment va-t-on ici ?...

— Je n'en sais rien, docteur, j'arrive... Le valet de chambre à qui j'adressais cette question me répondait qu'il n'y avait aucun changement...

— Hum ! hum ! fit le médecin, aucun changement ! Il faut qu'on se hâte de suivre un peu plus à la lettre mes prescriptions, sinon je me fâcherai... Où est M. Bressolles ?

Le domestique répliqua, comme il l'avait déjà fait un instant auparavant :

— Au salon, monsieur, en affaires... avec madame et le notaire...

— Bien, je le verrai tout à l'heure... Mlle Marie est-elle descendue ?

— Oh ! non, monsieur, elle est dans sa chambre...

— Dans sa chambre ! par ce beau ce temps quasi printanier... Claquemurée au lieu de respirer l'air pur et de prendre un bain de soleil !... Isolée avec ses idées noires, quand j'ai recommandé de continues distractions !... Si tout cela ne se modifie pas au plus vite, je rendrai mon portefeuille ! On ira chercher un de mes confrères !...

— Monsieur le docteur monte-t-il tout de suite chez mademoiselle ?

— Non... je veux parler d'abord à M. Bressolles. J'attendrai...

— Nous attendrons ensemble, dit Maurice. Venez au fumoir, docteur... Je ne serais pas fâché d'avoir avec vous un instant de conversation...

— Tout à votre disposition...

Le médecin suivit au fumoir le fils d'Aimée Joubert, et tout en allumant un cigare demanda :

— De quoi s'agit-il ?

— De Mlle Marie...

— Ah ! ah !... Est-ce que vous connaissiez par hasard un moyen de la guérir ?

— Peut-être bien...

— Dois-je saluer en vous un de mes collègues, cher monsieur ? Auriez-vous étudié la médecine ? fit le docteur en souriant.

— Très peu... en amateur... mais assez cependant pour pouvoir mettre un point lumineux dans les ténébres...

— Vous piquez ma curiosité, je l'avoue...

— Je suis prêt à la satisfaire. Apprenez-moi d'abord, vous, dit Maurice, si vous attribuez la maladie de Mlle Bressolles aux suites du terrible accident dont elle a été victime...

— La morsure de la vipère ? En grande partie, oui.

— En grande partie, répéta Maurice. Y aurait-il donc encore une autre cause ?

— Il y en a une, et je croyais que vous ne l'ignoriez pas...

— Faites-vous allusion à l'amour enfantin que Mlle Bressolles croit éprouver pour M. Albert de Gibray ?

— Sans doute...

— Mais cela n'a pas d'importance...

— Cela en a beaucoup plus que vous ne le croyez... Enfantin ou sérieux, l'amour dont nous parlons cause une souffrance morale à Mlle Marie, et la souffrance morale devient souffrance physique pour son corps affaibli...

— A cela, quel remède ?

— Il y en a deux : Le premier, simple dérivatif, la distraction. Le second, tout-puissant, un autre amour.

— Très bien... Nous traiterons cette question dans un instant... Occupons nous maintenant de cette part de maladie résultant de la morsure venimeuse... Mais, grâce la succion opérée par Albert de Gibray, une partie du venin s'est donc mêlée au sang ?

— Oui. Cette partie est trop faible pour occasionner la mort, mais suffisante pour déterminer la maladie de langueur qui ne laisse pas de me préoccuper beaucoup, et de m'inquiéter un peu...

— Avez-vous étudié les travaux des médecins d'Amérique qui se trouvent à même, plus sûrement que leurs confrères d'Europe, de combattre le virus des reptiles ?

— Oui.

— Vous avez lu le fameux mémoire de John Brown ?

— Je l'étudiais ce matin encore avec un intérêt très vif... répliqua M. Dufresnes. Mais à quoi diable en voulez-vous venir ?...

X

Maurice répondit à la question du Dr Dufresnes par une autre question :

— Parmi les moyens de guérison indiqués par John Brown, n'en est-il pas un qui, plus particulièrement, ait attiré votre attention ?

— Oui.

— Lequel ?

— Celui qui se rapporte au mariage de la jeune fille mordue par un reptile, et restant soumise à l'influence morbide d'une portion de venin mêlée au sang...

— C'est justement sur ce moyen curatif que je voulais appeler votre attention. Le regardez-vous comme infaillible ?...

— Oui, puisque telle est l'opinion, non seulement de l'auteur américain mais de plusieurs spécialistes français très compétents...

— En avez-vous parlé à M. Bressolles ?

— Assurément non...

— Pourquoi ?

— A quoi bon parler d'une chose impraticable ?

— Impraticable, à quel point de vue ?

— Mlle Bressolles est, paraît-il, très éprise d'Albert de Gibray, qui s'est si courageusement dévoué pour elle... Or, Albert de Gibray est malade, très malade et, d'après ce que j'ai entendu dire au médecin sa guérison paraît au moins douteuse... Il est donc matériellement impossible de penser à lui comme mari et, en supposant que Mlle Bressolles, cédant aux sollicitations de son père et au désir de combattre victorieusement la maladie de langueur qui la mine, se résignât à une autre union, où rencontrer l'homme qui, dans l'état où se trouve la pauvre jeune fille, consentirait à la prendre pour compagne, père, amant, se soutenant à peine !...

— Cet homme existe, n'en doutez pas ! s'écria vivement Maurice.

— Oh ! oh ! fit le docteur, comme vous dites cela chaleureusement ! Est-ce que par hasard ?...

Il s'interrompit.